

Quand un trader quitte tout pour devenir moine

par Maureen COFFLARD



Samedi 11 octobre 2008

MARSEILLE (AFP) — Passé des salles de marchés aux cités populaires, l'ex-trader Henry Quinson, aujourd'hui moine et éducateur dans les quartiers pauvres du nord de Marseille (sud-est), vit sa reconversion comme une quête de sens, loin de la crise financière.

« *Je me rends compte que j'ai vécu dans trois lieux qui font fantasmer les gens parce qu'on en parle beaucoup et que très peu de gens les connaissent : une salle de marché, un monastère et une cité HLM (logements populaires), ça donne une forme de continuité à mon itinéraire* », dit-il.

Il y a près de vingt ans, à 28 ans, ce Franco-Américain abandonnait une augmentation de 30% et un confortable bonus offerts par la Banque Indosuez où il travaillait pour se retirer dans un monastère.

Cette décision avait stupéfait ses proches et sa hiérarchie, persuadée qu'il partait à la concurrence pour une offre plus lucrative.

Mais le dieu-dollar ne séduisait plus ce jeune financier élevé à New York dans une famille pratiquante, qui décida, la « *trouille au ventre* », de rejoindre l'abbaye cistercienne de Tamié, dans les Alpes, pour se consacrer à la prière et à la fabrication de fromage.

C'est juste avant cette retraite de presque six ans qu'il eut une vision : « *Je me suis vu à Marseille, où je n'étais jamais allé, où je ne connaissais personne, entouré d'enfants du Sud de la Méditerranée à qui je faisais l'école* ».

Vision devenue réalité en 1996 avec son arrivée dans les quartiers Nord et la création de la Fraternité Saint Paul dans une cité dont 70% des habitants sont musulmans.

Dans l'appartement qu'il partage dans la cité avec trois moines de sa fraternité, son quotidien mêle prières, cours d'anglais, soutien scolaire aux enfants, écoute, mission d'écrivain public et aide aux étudiants pour décrocher des bourses d'étude.

Ce moine moderne, maniant avec autant d'aisance l'humour que les références bibliques, estime que l'argent est « *un bon serviteur mais un mauvais maître* » et préfère « *faire de l'éducatif* ».

« *Si un jeune vient chez nous trois jours par semaine pendant dix ans, il va non seulement faire des progrès scolaires mais sa vision du monde va être transformée* », juge-t-il.

Ce qui lui manque le plus de sa précédente vie, ce n'est ni l'argent, ni l'effervescence des marchés mais... la compagnie d'une femme : « *peut être la plus grande souffrance* », avoue-t-il.

Sur la crise financière, il reste philosophe. « *Un gros rhume pour le marché* », tranche-t-il, estimant qu'il « *y a toujours eu des crises même si celle-ci est particulièrement grave* ».

« *J'ai conseillé à tous ceux qui me le demandaient il y a un an de complètement sortir du marché d'actions, je ne sais pas s'ils m'ont écouté* », sourit-il.

« *Aujourd'hui mon salaire annuel de professeur à l'Education nationale correspond à une prime mensuelle de mon salaire de trader à l'époque* », mais, poursuit-il, « *j'ai infiniment plus de pouvoir en tant que professeur qu'en tant que trader* », car « *la vraie richesse, c'est l'éducation* », « *seule apte à changer le monde* ».